

ROBERTO J. PAYRO  
**LES TRESORS DU ROI BLANC**



Le printemps 1529 s'annonçait déjà lorsque le capitaine Francisco César, onze hommes à pieds ou à cheval, Ramírez et un autre interprète – qui se faisaient mieux comprendre des indigènes par signes qu'en usant de mots –, ainsi que les porteurs indiens que l'on avait pu obtenir, quittèrent en direction du couchant la *Tour de Caboto* – c'est comme cela que l'on appelait alors le fort de Sancti Spiritus.



En prenant congé de lui, le capitaine général lui avait ordonné – qu'il trouvât ou pas les terres recherchées – de revenir avant six mois lui faire un rapport de ce qu'il aurait découvert, afin de déterminer alors ce qui convenait le mieux à l'intérêt commun, qui exigerait peut-être la réunion de tous les Espagnols. Caboto allait partir immédiatement vers l'amont, laissant à Sancti Spiritus une forte garnison pour qu'elle le défende, de sorte que si lui n'était pas revenu aux dates

fixées, le capitaine César pût, à son retour, l'y attendre tranquillement et complètement en sécurité.

Dès les premiers pas, César et ses hommes pénétraient à nouveau dans l'inconnu, sans autre appui que leurs rares forces mais animés par un esprit résolu et serein, si on peut appeler sérénité les aspirations toujours impatientes de l'ambition. Les soldats avaient confiance en leur capitaine et le capitaine en ses soldats, parce que César avait toujours eu le don d'infuser du courage à ses hommes et de se rallier toutes les bonnes volontés, comme achevèrent de le prouver, des années plus tard, ses téméraires campagnes au-delà des Andes (**N.d.T.** : Venezuela).

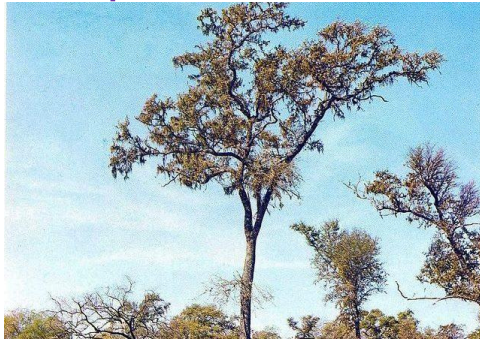
Plusieurs journées s'écoulèrent sans difficultés majeures : ils passaient d'un groupe à l'autre de huttes primitives ou de simples campements, dont les habitants les accueillaient souvent de façon amicale et empressée, jamais avec hostilité. Eblouis par les babioles que César apportait en guise de troc, les Indiens lui cédaient, pour les obtenir, tous les vivres dont ses hommes avaient besoin et, ainsi, il pouvait maintenir ses réserves plus ou moins intactes. Et cette bonne entente se poursuivit durant tout le voyage, car César ne se lassait pas de répéter à ses hommes des conseils et des ordres afin qu'ils ne se livrent à aucun acte de violence, à moins d'être victimes d'une attaque à main armée. Même dans ce dernier cas de

figure, les Espagnols avaient pour instructions de rester, dans la mesure du possible, sur la défensive. Etant donné qu'ils étaient si peu nombreux, leur force résidait dans la paix, pas dans la guerre, et s'ils maintenaient des liens amicaux avec les indigènes, leur entreprise serait couronnée de succès. Par ailleurs, contrairement à ce que Fuentes et Ramírez avaient raconté à Santa Catalina, les Indiens étaient paisibles, ils révéraient les chrétiens comme des êtres supérieurs et ils avaient obtenu, par ceux du Brésil, des informations concernant leur formidable puissance qui, pour des imaginations si puériles, confinait au surnaturel. En outre, la verroterie et les outils proposés en troc éveillaient en eux – comme chez les Espagnols l'or et l'argent du Roi Blanc – une envie que seule la peur pouvait réfréner et que, en partie, satisfaisaient les échanges.

C'est ainsi qu'ils traversèrent des plaines parsemées de beaucoup d'arbres qui, soit se présentaient sous forme de bosquets isolés, soit évoluaient vers une véritable forêt aux essences analogues à celles entrevues dans la région de Sancti Spiritus, des ñandubayes,



des caroubiers, des **quebrachos**,



des mertensies mimosées qui, avec le printemps, commençaient à fleurir. Le paysage était doux, paisible, varié dans sa monotonie apparente et, à d'autres époques et avec d'autres hommes, on aurait dit qu'il respirait une sereine mélancolie. Pour César et ses compagnons, il constituait seulement un long chemin, finalement pénible, bien qu'il fût relativement plat, plus difficile que ceux d'Espagne à cause des hautes herbes et des épaisses broussailles. Mais ce qui les affectait le plus, c'était le manque d'eau ; souvent, loin de toute petite agglomération d'indigènes et sans cours d'eau, lagune ni simple flaque en vue, il était indispensable de creuser des puits à coups de pioche, dans les accidents de terrain où l'eau des dernière pluies avait suinté et qui trahissaient des signes d'humidité, pour souvent trouver, après tant de fatigue, un liquide fangeux et saumâtre qui pouvait tromper mais pas éteindre la soif.

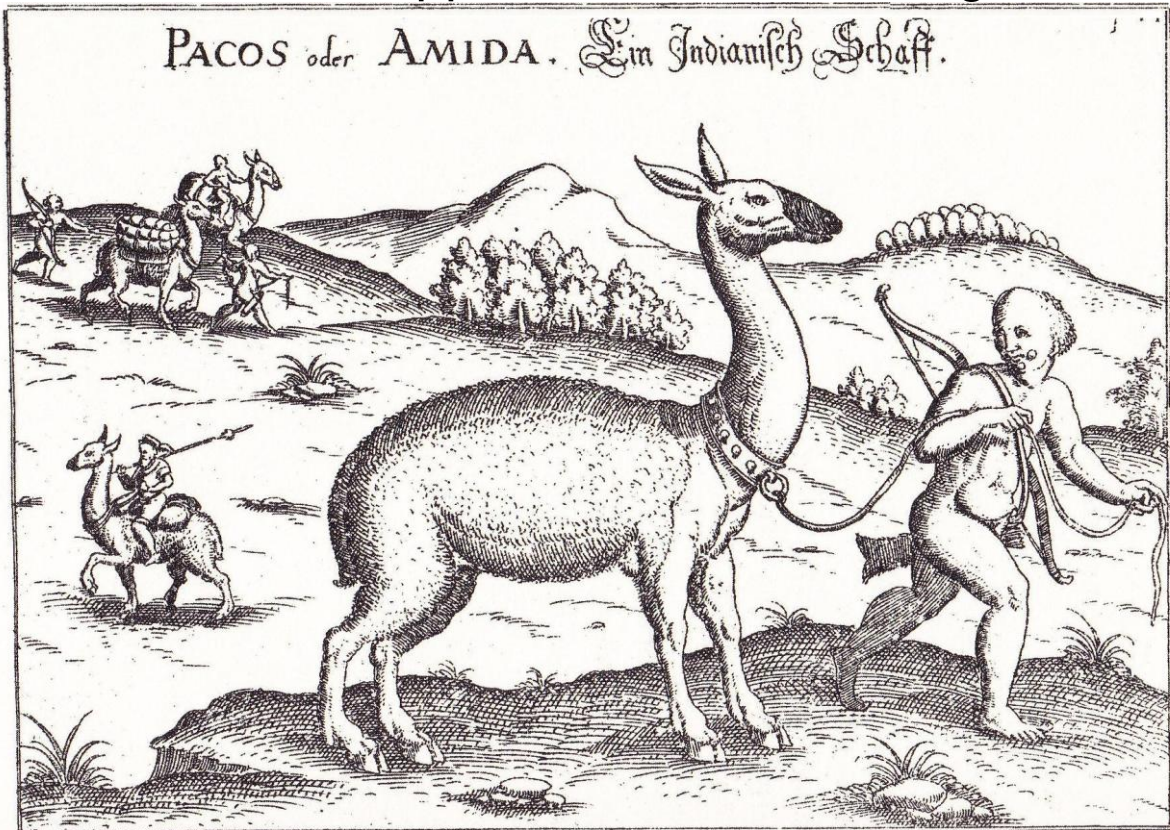
Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans ces terres, les ressources fournies par les Indiens – fort rares ou complètement absents dans certaines régions –, diminuaient et force était de

recourir aux provisions qui, un jour, furent épuisées... Le pire était que, là où il n'y avait pas d'Indiens, le gibier n'abondait pas non plus, comme s'ils dépendaient l'un de l'autre. C'est ainsi que, à plus d'une reprise, ils durent courir, imitant les indigènes, derrière certains petits lapins ou de grandes souris sans queue, dont les interprètes de l'expédition apprirent qu'ils s'appelaient **aperiá** ;



vaincue leur première répugnance, César et ses compagnons convenaient que la chair de la bestiole en question avait un goût semblable à celui du **gazapillo silvestre** d'Espagne. Ils faisaient une meilleure chasse lorsqu'ils s'emparaient de gros gibier, encore moins abondant, qui se méfiait peu de l'homme et se laissait approcher, ou de pécaris et d'agoutis qu'ils prirent pour des lièvres. Mais ils furent davantage surpris par une étrange espèce de moutons de couleur fauve, plus grands et moins laineux que ceux d'Europe, mais plus hauts, agiles et sautillant, dont le long cou les faisait ressembler au chameau africain que tous avaient vu, au moins aux Canaries : les indigènes

les                      appelaient                      guanacos,



mais, durant de très nombreuses années, ils furent pour les Espagnols les "*moutons de la terre*". Ils constituaient, en fait, un plat peu appétissant, coriace et à la forte odeur, mais plus d'une fois bienvenu ... grâce à la simple mais incomparable sauce de la faim. César et les siens goûtèrent également – et savourèrent ensuite – la chair d'autres curieux petits animaux que l'on pouvait prendre pour des tortues en raison de leur carapace osseuse, quoique articulée, mais qui ne leur ressemblaient certainement pas en ce qui concernait la vitesse et encore moins pour la dextérité et la rapidité avec laquelle ils creusaient dans le sol de profondes excavations où s'enterrer; certains, en se sentant poursuivis, comme les

hérissons, se mettaient en boule et – diantre ! – il n’y avait pas moyen qu’ils se *déplient*, ni en assénant des coups, ni en les faisant rouler en contrebas de rochers ; ceux qui ne possédaient pas cette faculté, recourant à la fuite, trottaient comme des mules chargées ou se réfugiaient dans le souterrain dont il était fort difficile de les extraire car, comme les crabes pour leurs pattes, ils abandonnaient leur queue aux mains du chasseur. Cuits dans leur propre cuirasse, à la façon indienne, ces petits animaux ne tardèrent pas à devenir un mets apprécié et recherché par les Espagnols, qui les comparaient aux plus savoureux cochons de lait et les préféraient de loin aux **torcazas** (**N.d.T.** : pigeons ramiers) des bois,



aux perdrix des prairies,

aux chorlos



aux batitúes des terrains marécageux,



et aux canards, cygnes, hérons et oies des lagunes ...

Ils chassèrent également quelques vizcachas (**N.d.T.** : lièvres des pampas) qui, à la tombée de la nuit, pointaient la tête à la sortie de leurs terriers ; jeunes, ils ont bon goût et se laissent manger à belles dents. Ils donnèrent aussi la chasse à un oiseau de la taille d'une poule ou un peu moins, aux pattes rouges et au plumage vert foncé avec des reflets métalliques, qui vit, comme le faisan européen, perché dans les arbres, vole mal mais court bien, se dissimulant comme un lutin dans la végétation, et qui s'appelle charata, mets fort présentable même sur la table de l'empereur.





Des perroquets et des jeunes chouettes furent savourées à plus d'une reprise mais pas l'iguane ni l'**ampalagua**, la première étant un horrible lézard à crête et la seconde une épouvantable couleuvre, qui faisaient habituellement les délices des Indiens, friands de la queue de l'une et de morceaux de choix de l'autre, cuits sous la cendre. Ils avaient tort de faire la fine bouche devant de si repoussants reptiles, s'ils mangeaient sans sourciller la chair de l'**aguará**, sorte de loup ou renard, aux griffes semblables à celles de l'ours et au pelage d'un gris jaunâtre, voire des crapauds et – moins appétissants encore – des grands vers blancs qu'ils extrayaient des troncs pourris d'arbres abattus !

Le capitaine César, chasseur émérite devant l'Eternel, était, de tous, le plus résolu et le plus actif, ainsi que le plus observateur. On aurait dit qu'il s'exerçait autant à la guerre qu'à la politique, se préparant à de prochaines conquêtes et à de futures gouvernances. Il semblait se complaire à rendre les journées éreintantes pour les plus aguerris encore plus rudes, en s'écartant lors de

longs détours de la route de ses hommes, sans se préoccuper ni des difficultés du terrain ni des ardeurs d'un soleil africain. Il connut de la sorte presque chaque pouce de la terre qu'ils traversaient et, d'aspect si pas de nom, tous les animaux à pelage et à plumes qui la peuplaient, depuis les fauves, comme les jaguars qu'il prit pour des tigres et les pumas qu'il appela lions, jusqu'aux oiseaux chanteurs, comme le **zorzal**,



le **mirlo**, le **tordo**



et le **jilguero**.



Son arquebuse et l'arc indien, qu'il apprit à manier adroitement, abattirent plus d'un cervidé dans les bois, plus d'un **cabiai** sur la rive marécageuse des cours d'eau ...



Et, un soir, alors qu'il traversait un pré, il aperçut, dans la pénombre déjà, une jolie bestiole qui faillit lui faire maudire à jamais la chasse.

Elle était si petite et semble-t-il aussi paisible qu'un chat domestique, au beau pelage tacheté et César eut l'impression qu'il pouvait la prendre dans les bras, tant elle se laissait approcher.



Se baissant, il croyait déjà s'en emparer à coup sûr lorsque, soudain, il vit qu'elle tournait sa croupe vers lui. Et César dut interrompre son mouvement, se redresser et se jeter en arrière comme s'il avait été percuté, se bouchant les narines, pendant que la bestiole disparaissait Dieu



sait où, dans un terrier ou parmi les broussailles... Une odeur fétide, pénétrante, comme le diable lui-même ne doit pas en exhaler, lui monta à la tête, lui brouillant la vue comme s'il allait perdre connaissance.

Et le pire c'est que l'infernal parfum le poursuivit jusqu'à l'endroit où campaient ses hommes qui, malgré leur respect, s'écartaient ostensiblement de lui comme d'un pestiféré. Et – mon Dieu ! – cela dura plusieurs jours, sans que ni l'air, ni les fumigations, ni l'eau ne parviennent à dissiper de si affreuses émanations.

Après avoir vérifié auprès des Indiens, Ramírez expliqua que ce que le petit animal – que les indigènes appellent **chinga** – avait fait, en retournant sa croupe, était pour se défendre.

- *Plaisante terre !* – s'exclama le capitaine –  
*Nous ne trouvons pas d'or mais nous découvrons de nouvelles essences ...*

Cette mésaventure odorante ne le fit pas renoncer pour autant à ses affections cynégétiques, même s'il disait qu'il aurait préféré se retrouver face à face avec le plus féroce lion qu'avec le timide **chinga**. Recherchant de meilleures pièces de gibier, il fit la connaissance, parmi beaucoup d'autres : des oiseaux pics qui perforent les troncs d'arbres à coups de bec ; des **fourniers** qui édifient leurs nids avec de la boue et leur donnent la forme arrondie d'un four ;



des perroquets qui, sur les falaises, creusent à coups de bec de minuscules cités troglodytes et qui, du seuil de leurs demeures inaccessibles, font retentir les airs de leur tumulte ou qui, dans les bois, se confondent, en bandes, avec la verdure du feuillage et se livrent à une compétition : à qui criera plus fort que les geais. Il fit la connaissance du **chajá** qui, comme une sentinelle vigilante, lance son cri d'alarme en trompetant ou qui, aux heures chaudes de midi, monte pour se bercer parmi les nuages, flottant dans l'air embrasé ;



du **teruteru** qui volète avec des cris agressifs autour du passant, le menaçant avec les pointes rouges de ses ailes, afin de l'écartier de son nid dissimulé parmi les herbes ; et, surtout, du **nandou** qui, agitant les moignons stériles de ses ailes, court sur ses longues pattes ayant leurs genoux vers l'arrière et se livrant aux plus burlesques détours ... Initiés par les Indiens, les Espagnols recherchaient avidement les grands nids de cette autruche américaine, en forme de creux remplis de grands oeufs, et ils cuisaient ces derniers sous la cendre, après les avoir perforés dans leur partie la plus étroite, en versant le contenu et utilisant la coquille en guise de poêle, tout comme ils le faisaient avec la cuirasse-casserole des **armadillos** (**N.d.T.** : tatous de petite taille).

Les arbres d'un bois clairsemé, vus de loin et ensemble, ressemblent toujours à une masse et donnent l'impression d'une forêt impénétrable ; c'est ainsi que si l'on passe rapidement en revue

les chasses de César, cela pourrait donner l'impression que tous les oiseaux et autres animaux du paradis terrestre gênaient le passage des Espagnols, s'offrant pour avoir l'honneur d'être dans leurs casseroles ou obtenir la gloire posthume d'être cuits par eux sous la cendre. Ce serait une illusion exagérée car, en vérité, il s'écoulait des semaines entières sans que le capitaine et ses hommes attrapent ou, ne fût-ce que, voient une proie plus qu'insignifiante, et le catalogue antérieur recense de longs mois de marches et de campements, au cours desquels les jours de disette ne furent pas rares ...

Pour y remédier, ils mettaient également à contribution des ruches installées dans des troncs vermoulus, léchant comme les Indiens le "*miel de palo*" et, pour ce faire, défiant l'aiguillon des abeilles et même de certaines guêpes, les camoatis, qui suspendent aux branches des arbres leurs nids, de grandes bourses piriformes, faites comme en carton ...





Mais, plus que de l'aiguillon des abeilles et des guêpes, ils devaient se garder de nombreuses vipères qui s'échappaient à leur passage mais qui, provoquées et irritées par hasard, savaient planter leurs crocs gonflés d'un venin inévitablement mortel.

Grognant comme de bons Espagnols et, comme il est d'usage depuis des temps immémoriaux parmi les aventuriers ou soldats de fortune, peu faits pour obéir et être soumis, forcés par les circonstances à des fatigues aussi rudes qu'interminables, nos gens avançaient néanmoins dans des régions chaque jour plus désertes, sous un soleil qui commençait à calciner les os, toujours avec l'espoir et l'incertitude du lendemain : la terre privilégiée du Roi Blanc ou les embûches de l'une ou l'autre tribu traîtresse (traîtresse simplement parce que ennemie), les richesses et l'oisiveté ou la faim et la soif. La solitude était habituellement telle que, parfois, dans une clairière, seul attirait leur attention un petit point noir, presque immobile, qui tachait le ciel à une altitude vertigineuse : c'était l'accueil que leur réservait la montagne, c'était le condor qui, surplombant les aigles et les cathartes (**N.d.T.** : vautours néarctiques), les faucons et les éperviers – comme ces derniers les caracaras et les **urubus**, s'empiffrant de chairs en putréfaction –, scrutait depuis le ciel, d'un oeil perçant, les collines, les vallées et les bois ...



© 2018, Bernard GOORDEN pour la traduction française

### Notes du traducteur (N.d.T.)

L'illustration en noir et blanc provient de « **Los tesoros del rey Blanco. Episodio romancesco de la conquista del Río de la Plata** », in **Caras y caretas**, Buenos Aires, año 29 : N°1447, 26 juin 1926, page 169.

Maquette digitale du monument-musée représentant le fort **Sancti Spiritus** :

<http://puertogaboto.blogspot.be/2011/06/el-monumento-museo-representativo.html>

On voit sur le détail de la carte suivante de Diego Gutiérrez le fort de **Sancti Spiritus** à gauche :



Carte de Diego Gutiérrez de 1562 :

<http://puertogaboto.blogspot.be/2008/02/base-cartografica-documental.html>

« *El Ñandubay - un poste con historia y leyenda* »,

par Daniel **Bentancor** (nous en avons reproduit 2 photos) :

[http://www.desarrolloregional.org.uy/portal/index.php?option=com\\_content&view=article&id=394:el-ñandubay-un-poste-con-leyenda](http://www.desarrolloregional.org.uy/portal/index.php?option=com_content&view=article&id=394:el-ñandubay-un-poste-con-leyenda)

« *Prosopis affinis*, appelée communément algarrobito, espinillo, ibopé-morotí, ou **ñandubay**, est une espèce légumineuse. On la trouve en Argentine, au Brésil, au Paraguay, en Uruguay » :

[https://es.wikipedia.org/wiki/Prosopis\\_affinis](https://es.wikipedia.org/wiki/Prosopis_affinis)

« *Mimosa de bois rosé, très dur qui est affecté à de nombreuses utilisations* » :

<https://es.wiktionary.org/wiki/%C3%B1andubay>

Le terme **algarrobo** peut désigner différents arbres, e. a., des espèces du genre américain *Prosopis* :

l'**algarrobo negro**, *Prosopis nigra*;

l'**algarrobo chileno**, *Prosopis chilensis*;

l'**algarrobo blanco**, *Prosopis alba* ;

le **huarango** ou **algarrobo americano**, *Prosopis pallida*.

« **Quebracho** est l'un des noms communs, en

espagnol du Rio de la Plata, d'au moins trois espèces similaires d'arbres originaires du Gran Chaco, en Amérique latine :

- *Schinopsis quebracho-colorado* (quebracho colorado santiagueño), de la famille des *Anacardiaceae* ;
- *Schinopsis balansae* (quebracho colorado chaqueño), de la même famille ;
- *Aspidosperma quebracho-blanco* (quebracho blanc), de la famille des *Apocynaceae*.

Ces trois espèces sont riches en tanin et fournissent un bois très dur, particulièrement résistant. Leur nom provient de l'espagnol *quiebrahacha*, qui signifie *brise-hache* :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Quebracho>

**aperiá** ou apereá. Petit rongeur qui tient du lapin et du rat ; cochon d'Inde - cuy - Cuis/cobaye Apéréa (cavia Pamparum). Photo de :

<http://www.photos-animaux.com/photos,image,493791.html>

L'illustration du **mouton de la terre** accompagne le chapitre 44 du **Voyage au Río de la Plata** d'Ulrich SCHMIDEL, pour le passage « *Il y a deux espèces d'amidas ou moutons du pays, l'une est domestique et l'autre sauvage* <sup>(80)</sup>. » :

<http://www.idesetautres.be/upload/ULRICH%20SCHMIDEL%20VOYAGE%20CURIEUX%20RIO%20>

[PLATA%20CHAPITRE%2044.pdf](#)

**Note** N°80, page 146, de Juan Archibaldo Lanús :  
Il s'agit respectivement des lamas et des vigognes.  
*Nid de guêpes camuatías*. Voir « *Camoatí, la avispa uruguayana que pica fuerte* » :

<http://viajes.elpais.com.uy/2018/06/26/camoati-la-avispa-uruguayana-que-pica-fuerte/>

### **OEUVRES DE REFERENCE.**

Jean-Pierre **SÁNCHEZ** ; « *La cité des Césares* », chapitre XXXIII (volume 2, pages 729-762 + notes aux pages 833-837) in ***Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*** (Rennes, Presses Universitaires ; 1996, 953 pages, 2 volumes) :

<http://www.idesetautres.be/upload/SANCHEZ%20CITE%20CESARES%20MYTHES%20LEGENDES%20CONQUETE%20AMERIQUE%20CHAPITRE%2033%20PUR%201996.pdf>

<b>La leyenda de los Césares</b> Ricardo E. Latchman (1929 ; "Revista Chilena de Historia y Geografía")
Sus orígenes y evolución
El origen de la historia
Segunda parte del desarrollo de la leyenda
La leyenda de los españoles perdidos
Las expediciones de búsqueda en el siglo XVI
La leyenda en el siglo XVII
El siglo XVIII
El estado actual de la leyenda
Conclusiones del autor

<https://pueblosoriginarios.com/textos/cesares/cesares.html>

## **DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES.**

Sebastián **Caboto** (1477-1557). Ver : **MEDINA**, José Toribio ; ***El veneciano Sebastián Caboto, al servicio de España y especialmente de su proyectado viaje á las Molucas por el Estrecho de Magallanes y al reconocimiento de la costa del continente hasta la gobernación de Pedrarias Dávila*** ; Universidad de Chile ; 1908, 678 p. :

<https://ia601407.us.archive.org/35/items/elvenecianosebas01medirich/elvenecianosebas01medirich.pdf>

Rodrigo de **Acuña** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 139, 142-143, 147-148, 153, 162, 188, 261-264.

**Caracará**. Cacique Cario de los alrededores de Asunción. (caracará = carancho. Nombre dado por los guaraníes a los Incas. LEON CADOGAN, "Mil apellidos...", p. 37). In **RAMÓN CÉSAR BEJARANO** ; ***CACIQUES GUARANÍES DE LA ÉPOCA COLONIAL*** ; Asunción, Editorial TOLEDO ; 1979, 16 páginas :

[http://www.portalguarani.com/845\\_ramon\\_cesar\\_bejarano/18377\\_caciques\\_guaranies\\_de\\_la\\_epoca\\_colonial\\_1979\\_por\\_ramon\\_cesar\\_bejarano.html](http://www.portalguarani.com/845_ramon_cesar_bejarano/18377_caciques_guaranies_de_la_epoca_colonial_1979_por_ramon_cesar_bejarano.html)

Nombre extraído de ***Historia de la Provincia del Paraguay de la Compañía de Jesús*** por el Padre NICOLAS **DEL TECHO** (versión del texto latino por MANUEL SERRANO Y SANS, ed. 1897).

Francisco **César** (14 ??-1538) : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 94, 98, 105, 128-129, 145, 154, 163-164, 192-198, 201, 218, 229-230, 234-237, 247, 270, 277, 296, 300, 311, 315.

En 1528 Francisco **César** y un grupo de compañeros realizaron una expedición al interior de la actual Argentina, siendo la primera vez que los europeos se internaron en la región central del país. La expedición fue parte del viaje de Sebastián Caboto a las islas Molucas, que desvió su ruta y se internó en la cuenca del Plata. César y sus compañeros originaron la leyenda de la mítica Ciudad de los Césares al relatar que habían visto una ciudad en la que abundaba el oro y la plata. Ver :

[https://es.wikipedia.org/wiki/Expedici%C3%B3n\\_de\\_Francisco\\_C%C3%A9sar](https://es.wikipedia.org/wiki/Expedici%C3%B3n_de_Francisco_C%C3%A9sar)

« *Francisco César, conquistador de Antioquia* » :

<http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/ilustre/ilus20.htm>

Guillaume **CANDELA** ; **Domingo Martínez de Irala** (p. 14) :

[https://www.academia.edu/8980924/Domingo\\_Martinez\\_de\\_Irala\\_el\\_protagonista\\_de\\_la\\_historia\\_de\\_la\\_conquista\\_del\\_Paraguay\\_entre\\_1537\\_y\\_1556](https://www.academia.edu/8980924/Domingo_Martinez_de_Irala_el_protagonista_de_la_historia_de_la_conquista_del_Paraguay_entre_1537_y_1556)

Ver también « *Conversación de soldados* », capítulo 3 del libro 1 de ***El capitán Vergara*** (1925), novela histórica de Roberto J.

**PAYRO** :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20CAPITULO%203%20LIBRO%201.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/CAPITAN%20VERGARA%20PAYRO%20INDICE%2046%20CAPITULOS%20CON%20ENLACES%20INTERNET.pdf>

Francisco **César**. Voir, e. a. :

Guillaume **CANDELA** ; *Conquête Paraguay* , (p. 18) :

[https://www.academia.edu/8981128/La\\_Conque\\_te\\_du\\_Paraguay\\_a\\_tra\\_vers\\_les\\_lettres\\_de\\_Domingo\\_Martinez\\_de\\_Irala\\_1545-1555](https://www.academia.edu/8981128/La_Conque_te_du_Paraguay_a_tra_vers_les_lettres_de_Domingo_Martinez_de_Irala_1545-1555)

Paola **DOMINGO** ; *Naissance d'une société métisse* (p. 56) :

<http://books.openedition.org/pulm/523?lang=fr>

Voyez aussi « *Conversation de soldats* », chapitre 3 du livre 1 du *Capitán Vergara* (1925), roman historique de Roberto J. **PAYRO** :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20CAPITAN%20VERGARA%20CHAPITRE%203%20LIVRE%201.pdf>

Juan **Díaz de Solís** (1470-1516)

**TORIBIO MEDINA**, José ; *Juan Díaz de Solís. Estudio histórico* ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol00medi/juandazdesol00medi.pdf>

Ver también *El Mar dulce* (1927), novela histórica de Roberto J. **PAYRO** :

[www.idesetautres.be](http://www.idesetautres.be)

« *Juan Díaz de Solís, Découvreur du Rio de la Plata* » :

<http://www.americas-fr.com/histoire/solis.html>

Voir également *La Mer d'eau douce* (1927), roman historique de Roberto J. **PAYRO** :

<http://www.idesetautres.be/upload/MAR%20D>



[ULCE%20FR%20PAYRO%20POSTFACE%20BGOORDEN%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES.pdf](#)

**Esquivel** O **Esquibel**, Hernando de : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 108, 240.

Juan **Gómez** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 95, 113, 114, 120, 132, 181, 189, 245.

Antón **Grajeda** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 85, 105, 120, 129, 145, 150, 155, 158, 160, 164, 172, 173, 176, 177, 197, 198, 200, 209, 210, 218, 231, 241, 246, 301.

Martín **Méndez** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 67-68, 71-73, 76-79, 82-84, 93-96, 98-99, 101, 105, 109-115, 121, 124, 132-133, 148, 150-156, 158, 172, 187-188, 190, 205, 213, 218, 227, 240-241, 246, 256-258, 266, 272, 287, 294, 296-298, 301, 304, 307, 313, 315, 320.

Enrique **Montes** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 139-143, 145, 147-148, 153, 167, 213, 236, 250, 261-267, 280, 283, 299.

Nicolás de **Nápoles** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 68, 73, 105, 113, 114, 116, 127, 132, 149, 194, 208, 209, 210, 212, 227, 236, 246, 250, 266, 270, 271, 277, 315.

Melchor **Ramírez** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 140-143, 145, 147, 153, 266-267, 283-284.

Miguel de **Rodas** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 67-68, 77, 93, 95-96, 100, 110-111, 115-117, 120-121, 124, 129, 133, 145, 150, 154-156, 172, 187-188, 213, 218, 227, 240-241, 246, 258, 266, 272, 286-290, 294, 296, 304.

Francisco Roxas o de **Rojas** : in ***El veneciano Sebastián Caboto***, op. cit. ; pp. 9, 70, 73-74, 79, 85, 93-95, 97, 107, 109, 111-115, 119-120, 124-133, 139, 143-144, 146-147, 149-150, 152-156, 172, 182, 187-188, 213-216, 224, 227-228, 230, 232-233, 235, 240-242, 244, 246-248, 255, 257-258, 260, 267, 272, 274, 278, 286, 288-289, 292-297, 304, 306, 308, 311-313, 315, 320.